

## Le «saut du tigre dans le passé» des luttes anticoloniales

Andrea Brazzoduro

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Brazzoduro Andrea. Le «saut du tigre dans le passé» des luttes anticoloniales. In: Raison présente, n°181, 1er trimestre 2012. Printemps arabes : Thawra(s) ou révolution. pp. 33-39;

doi : <https://doi.org/10.3406/raipr.2012.4365>

[https://www.persee.fr/doc/raipr\\_0033-9075\\_2012\\_num\\_181\\_1\\_4365](https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_2012_num_181_1_4365)

---

Fichier pdf généré le 17/03/2019

## LE « SAUT DU TIGRE DANS LE PASSÉ » DES LUTTES ANTICOLONIALES

*Andrea Brazzoduro\**

*« Il existe un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre »*

Le tigre qui apparaît dans le titre de ce texte est une figure clé de la réflexion de Walter Benjamin sur l'histoire, figure qui paraît autant dans les pages consacrées à la mode dans le *Passagen-Werk*, le grand Zibaldone sur Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, que dans ses thèses *Sur le concept d'histoire*, écrites en 1940, peu de temps avant qu'il ne se donne la mort pour échapper aux nazis et aux polices espagnole et française leurs alliées<sup>(1)</sup>.

Je propose ce recours à la pensée benjaminienne de l'histoire comme détour pour aborder l'idée répétée comme un mantra d'un « réveil des peuples arabes ». Au-delà du fait que tous ne sont pas arabes<sup>(2)</sup>, ce qui me gêne le plus c'est l'arrière goût hégélien de ce réveil suivant logiquement un état de sommeil dans une histoire linéaire et homogène qui n'est pas sans rappeler les « peuples sans histoire » dont parle Hegel dans son *Introduction de la philosophie de l'histoire*<sup>(3)</sup>. D'ailleurs, par hétérogénéité des fins, cette construction rhétorique réussit à rapprocher les plus sincères sympathisants des insurrections du discours obscène du président français Nicolas Sarkozy qui – on s'en souviendra – le 27 juillet 2007 à l'université de Dakar « Anta Diop » n'hésita pas à dire devant un public d'étudiants et d'intellectuels sénégalais que « le drame de l'Afrique c'est que l'Homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire »<sup>(4)</sup>. Évidemment le continent africain n'a pas eu besoin du viatique d'un président français pour entrer dans l'histoire : depuis

\* Andrea BRAZZODURO est docteur en histoire contemporaine (Università di Roma "La Sapienza" et Université de Paris X-Nanterre). Son premier livre, sur la guerre d'Algérie dans la mémoire des anciens combattants français, doit paraître au printemps 2012 (*Soldati senza causa in una guerra senza nome*, Laterza, Roma-Bari 2012). Il est membre de la rédaction de la revue *Zapruder. Rivista di storia della conflittualità sociale*.

1) Cf. Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1997 ; ID., *Sur le concept d'histoire*, in *Œuvres*, vol. III, Paris, Gallimard, 2001, pp. 427-443.

2) Je ne suis pas convaincu que « le signifiant "les Arabes" [puisse] être traité exactement comme le signifiant "les Européens" » tel que le propose Seloua LUSTE BOULBINA, « Sortir de l'impuissance et de l'oppression », in *Lignes*, 24 (2011), n. 36, p. 5 note 1.

3) Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *La Raison dans l'Histoire. Introduction à la philosophie de l'Histoire*, Paris, Éditions 10/18, 1965, p. 195. Sur ce point, voir le classique de Eric Robert WOLF, *Europe and the People without History*, Berkley-Los Angeles, University of California Press, 1982; mais aussi Ranajit GUHA, *History at the Limit of World History*, New York, Columbia University Press, 2002, et Dipesh CHAKRABARTY, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

4) [www.elysee.fr/president/les-actualites/discours/2007/discours-a-l-universite-de-dakar.8264.html?search=Dakar&xtmc=dakar\\_2007&xcr=1](http://www.elysee.fr/president/les-actualites/discours/2007/discours-a-l-universite-de-dakar.8264.html?search=Dakar&xtmc=dakar_2007&xcr=1) (consulté le 29 juin 2011). Voir le commentaire de James MCDOUGALL, *Sarkozy and Africa : big white chief's bad memory*, [www.opendemocracy.net/article/democracy\\_power/africa/sarkozy\\_africa](http://www.opendemocracy.net/article/democracy_power/africa/sarkozy_africa) (consulté le 15 juillet 2011).

la seconde après-guerre, mais surtout dans les années cinquante et soixante de ce XX<sup>e</sup> siècle – pour se limiter à un cadre temporel très court –, l’agenda politique mondial a été dicté par le rythme pressant des luttes de libération des anciens pays colonisés. Jusqu’en 1968 – qui marque une discontinuité aussi à ce titre – l’échiquier politique central était bien celui-là. Et aujourd’hui – tel que l’a justement remarqué l’historien italien Giampaolo Calchi Novati dans un récent colloque organisé à Rome –, c’est à nouveau l’Afrique qui est au centre de la compétition géopolitique mondiale<sup>(5)</sup>.

Ce détour trouve ses raisons dans le fait que Walter Benjamin – communiste, théoricien d’un messianisme révolutionnaire – en polémique avec la social-démocratie et les partis ouvriers allemands des années 1920-1930, a développé une conception du temps historique centrée sur la conviction qu’il « existe un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre » (thèse II)<sup>(6)</sup>. La réflexion benjaminienne suggère – me semble-t-il – l’hypothèse qu’il puisse y avoir un rapport entre les luttes qui enflamment le Maghreb et le Machrek aujourd’hui et les luttes d’alors. Non pas bien évidemment un rapport explicite, inscrit dans une relation directe, linéaire. Mais, plutôt, « un rendez-vous tacite ». Pour définir ce lien, Benjamin, dans les matériaux préparatoires des thèses, parle d’ « image », « image dialectique » (dialektisches Bild) : « Ce n’est pas que le passé jette sa lumière sur le présent, ou que le présent jette sa lumière sur le passé ; l’image est plutôt ce en quoi le passé converge avec le présent en une constellation. Alors que la relation entre l’alors et le maintenant est purement temporelle (continue), la relation du passé avec le présent est dialectique, par bonds »<sup>(7)</sup>. Cela veut dire que, pour Benjamin, l’instant dans lequel le passé converge avec le présent dans une image qui est une constellation de sens est ce moment fuyant dans lequel le présent se reconnaît signifié dans le passé et le passé trouve dans le présent son sens et son accomplissement<sup>(8)</sup>.

Si sans doute les luttes en cours sur l’autre rive de la Méditerranée s’inscrivent dans un cycle historique sans précédent, en même temps elles sont aussi et d’une certaine manière la reprise d’une histoire interrompue, celle de luttes de libération, de la décolonisation : une histoire confisquée,

---

5) Colloque organisé par le quotidien Il Manifesto : *La speranza scende in piazza. L’Europa e le primavere arabe*, Rome, 9-11 juin 2011. Pour les interventions voir [www.ilmanifesto.it/dossier/primavere-arabe/](http://www.ilmanifesto.it/dossier/primavere-arabe/) (consulté le 3 juillet 2011).

6) Je souligne. Dans une bibliographie désormais très vaste, une bonne introduction à la figure de Benjamin est Michael LÖWY, *Walter Benjamin : Avertissement d’incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d’histoire »*, Paris, PUF, 2001.

7) Ms. 474, in *Sul concetto di storia*, édité par G. Bonola et M. Ranchetti, Torino, Einaudi, 1997, p. 87.

8) Sur ce point je suis le remarquable commentaire de Giorgio AGAMBEN, *Il tempo che resta. Un commento alla Lettera ai Romani*, Torino, Bollati Boringhieri, 2000, pp. 128 sq.

vaincue, effacée dans les années soixante-dix. Et que l'Ange de l'Histoire (le benjaminien Angelus Novus) cite sans guillemets pour l' « arracher du continuum de l'histoire », « réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré » (thèse IX)<sup>(9)</sup>.

## Mémoires de la révolte-mémoires de l'oppression

Pour développer mon raisonnement, j'ai choisi trois images, extraites de trois films différents.

La première image est un photogramme de la dernière séquence de *La Bataille d'Alger*, le célèbre film de Pontecorvo et Solinas tourné en 1965. Je ne peux pas ici discuter de ce document qui comme tout chef-d'œuvre recèle une mine d'informations et se prête à de nombreuses lectures<sup>(10)</sup>. Je voudrais m'arrêter sur la séquence de haute qualité cinématographique par laquelle le film se conclut (il n'y a d'ailleurs pas que les images, il y a aussi la partition musicale de Morricone) : le protagoniste indiscutable de cette séquence est le peuple algérien, représenté par une imposante scène de masse qui devait illustrer les manifestations organisées par le Front de libération nationale en décembre 1960, pour montrer aux Français que la lutte continuait malgré la « bataille d'Alger », malgré l'ampleur des moyens répressifs mobilisés. Dans une récente contribution parue dans un supplément de la revue algérienne *Naqd*, l'historien allemand Hartmut Elsenhans a justement défini les manifestations du 11 décembre 1960 « le Diên Biên Phu politique de la guerre d'Algérie »<sup>(11)</sup>. Toutefois, bien au-delà, dans le film c'est la danse joyeuse d'une manifestante enveloppée dans le drapeau du Front de libération nationale qui frappe le spectateur. Dans cette image, c'est le drapeau – symbole de la lutte commune – qui lie, protège et offre un plan de consistance aux trois femmes d'âges différents qui par synecdoque indiquent tout un peuple. Même la plus âgée, voilée, serre le poing contre la police. Dans cette « danse », suspendue entre un non plus et un pas encore, on peut probablement voir préfiguré ce qu'a été le rêve de l'Algérie à venir.

Mais dans cette image apparaît aussi, par réflexe, le régime d'historicité d'une époque – celle de la guerre d'indépendance mais aussi celle de la réalisation du film – où le rapport entre passé, présent et futur est profondément marqué par l'élan de luttes de libération. Cependant le film a été tourné quelques semaines à peine après le coup d'état militaire de

9) Je souligne.

10) Je renvoie au numéro entièrement consacré à *La Bataille d'Alger* de la revue *Interventions*. *International Journal of Postcolonial Studies*, 3 (2007), n. 9.

11) *Naqd*, hors série dirigé par Daho Djerbal, 1 (2010), n. 1.

Boumédienne, qui avait destitué Ben Bella (le 19 juin 1965) : en Algérie, comme dans la majorité des pays qui étaient sortis vainqueurs des luttes anticoloniales, l'indépendance tout juste conquise était déjà « confisquée », pour reprendre le titre choisi par Ferhat Abbas pour ses mémoires<sup>(12)</sup>.

L'histoire des luttes de libération, confisquée comme instrument de légitimation par les militaires au pouvoir, devint une caricature grotesque et nauséabonde, imposée à la population par les biais des cérémonies, monuments, musées et naturellement les manuels d'histoire.

Dans son dernier ouvrage, publié en 1961, une année avant l'indépendance de l'Algérie, Frantz Fanon avait mis en garde contre les lourds nuages qui se dessinaient à l'horizon. Dans le troisième chapitre des *Damnés de la terre*, consacré aux *Mésaventures de la conscience nationale* – un chapitre étrangement oublié par les interprètes, aujourd'hui – Fanon développait son analyse centrée sur le bloc social de la bourgeoisie nationale dans les pays ex-colonisés, fustigeant (je cite des lemmes<sup>(13)</sup> : « ultra-nationalisme » et « racisme », « territorialisme » et « micronationalisme », « compétition religieuse », « imposition du parti unique », « parti ethnique » (le clan, la tribu constituée en parti), le parti comme moyen de promotion individuelle, « dictature du leader populaire », « trahison inqualifiable des dirigeants », « enrichissement scandaleux, rapide, implacable de cette caste » ; « le pouvoir grandissant de l'armée et de la police », « renseignements généraux » ; et il écrivait aussi : « Le pays sous-développé doit se garder de perpétuer les traditions féodales qui consacrent la priorité à l'élément masculin sur l'élément féminin »<sup>(14)</sup>. Face à une situation qui, si elle n'était pas déjà désastreuse était au moins complexe, sa conclusion était sans appel : « L'heure d'une nouvelle crise nationale n'est pas loin », écrivait-il. Naturellement il se trompait. La crise est arrivée cinquante ans après, et le poète syro-libanais Adonis, dans une lettre au président Assad publiée cet été sur le quotidien italien *La Repubblica*, utilisait pratiquement les mêmes mots que Fanon<sup>(15)</sup>.

Pour ne pas donner trop de crédit à cette seule séquence du film de Pontecorvo – dont il ne faut pas oublier que le commanditaire est le FLN de 1965 – on peut le rapprocher d'une autre image, extraite d'un film de l'agence américaine Universal International News tourné deux jours après la capture de Lumumba.

---

12) Voir Ferhat ABBAS, *L'Indépendance confisquée, 1962-1978*, Paris, Flammarion, 1984. Cette remarque a été avancée aussi dans Benjamin STORA (dialogue avec Edwy PLENEL), *Le 89 arabe. Réflexions sur les révolutions en cours*, Paris, Stock, 2011, p. 98.

13) Voir Frantz FANON, *Les Damnés de la terre* (1961), Paris, La Découverte, 2002, pp. 143-193.

14) Ibid, p. 191.

15) Voir ADONIS, « *Presidente Assad, ascolti il popolo che inventò l'alfabeto* », *La Repubblica*, 6 juillet 2011.

Patrice Lumumba, le premier président du Conseil de la République démocratique du Congo (de juin à septembre 1960), avait le même âge que son ami Frantz Fanon – sûrement le leader africain qui lui était le plus proche. Il fut destitué par un coup d'état conduit par le colonel Mobutu, agissant pour le compte de la CIA et des Belges.

Dans le film américain, on voit Lumumba raillé, soulevé par les cheveux, lié comme une bête, dans une position de défaite, qui apparaît cependant contredite par son regard de feu droit face à la caméra. Un regard qui apparaît d'autant plus digne par contraste avec les visages apathiques ou le rire grossier de ses bourreaux. Mais dans son regard il y a le feu d'une lutte qui a été et qui n'est plus. Lumumba fut assassiné le 17 janvier 1961. Sur ordre de Mobutu, son corps fut coupé en morceaux à la hache et dissous dans l'acide. Nulle trace ne devait rester de cette lutte<sup>(16)</sup>.

Ces deux images – celle des manifestations algériennes du 11 décembre 1960 et celle de Lumumba menotté du 3 décembre de la même année – me semblent bien illustrer le régime d'historicité moderne qui, par opposition à l'ancien – tourné vers le passé c'est-à-dire vers *l'istoria magistra vitae* –, se projette par contre dans le futur, et dans le cas de défaite prend la forme activante et héroïque des *mémoires de la révolte*.

Entre les années 1980 et 1990, le régime d'historicité moderne a cédé le pas au régime d'historicité contemporain qui se caractérise par une tonalité sensiblement différente. Sans aborder la *vexata quaestio* de la valeur périodisante de 1989, je vais suivre ici François Hartog, qui a forgé le concept de « régime d'historicité », en disant, de manière moins tranchante mais probablement aussi plus précise, que cette phase de transition peut être définie à ses extrémités grosso modo par le travail de Paul Ricœur, commencé en 1983 avec *Temps et récit* et conclu en 2000 avec *La mémoire, l'histoire, l'oubli*<sup>(17)</sup>. La mémoire, quel qu'en soit le contenu, s'impose rapidement comme une des catégories les plus encombrantes de la fin du siècle.

Ainsi, pendant que la destruction des juifs d'Europe au cours de la Deuxième Guerre mondiale devient une référence obligée des démocraties occidentales, le nouveau régime d'historicité prend les traits du présentisme : au repliement sur le passé du régime ancien, à l'élan futuriste propre du

---

16) Sur la mort de Lumumba voir Ludo DE WITTE, *The Assassination of Lumumba*, London, Verso, 2002.

17) Voir François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003, qui se réfère à Paul RICŒUR, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983 ; et ID., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

régime moderne, succède un écartement progressif entre champ d'expérience et horizon d'attente, dans les termes proposés par Reinhart Koselleck . Le présent se replie sur lui-même et le futur semble fermé/barré pendant que le passé est de plus en plus l'objet d'une relecture dans le registre juridique inauguré par le procès de Nuremberg. Dans ce sens, Henry Rousso a justement remarqué que, plus que dans l' « ère du témoin », on est entré dans l' « ère de la victime », figure centrale du régime d'historicité présentiste où l'action cède le pas à la gestion : dans une vision de la société ainsi pacifiée, dystopiquement a-conflictuelle, la violence peut naturellement seulement être subie .

Dans cette nouvelle configuration politique et culturelle, les populations des pays ex-coloniaux, ainsi que la diaspora postcoloniale des ex-métropoles, trouvent dans l'histoire de la violence infligée par l'ex-colonisateur un lieu d'identité plus praticable que l'histoire (confisquée) des mouvements révolutionnaires de libération. L'histoire de l'esclavage devient, dans ce sens, central, par synecdoque. Les mémoires de l'oppression se substituent aux mémoires de la révolte.

Ainsi la Bataille d'Alger et Lumumba Seized sont contrebalancés par la Venus noire du réalisateur franco-algérien Abdellatif Kechiche (sorti en 2010), qui raconte l'histoire de la « Venus hottentote », Saartjie Baartman, rapportée de l'Afrique du Sud à Londres, puis à Paris, en 1810, âgée d'à peine vingt ans (elle était née, ironie de l'histoire, en 1789) . Déjà, dans la deuxième séquence du film, on voit ces « spectacles » dans lesquels Saartjie Baartman était exhibée à Londres par son patron-découvreur-manager . Comme cela est de coutume à l'époque, notamment dans les expositions coloniales, Saartjie joue le rôle du sauvage que le public est venu voir. Le patron-dompteur la dirige avec un fouet, comme un fauve. Mais derrière les grilles de sa vraie-fausse cage, le regard de Saartjie est triste, dilué dans le whisky.

Au centre des mémoires de l'oppression ainsi entendues – fatalement –, il n'y a pas un peuple mais un individu ; non une lutte commune (le drapeau dans la Bataille d'Alger) mais la défaite solitaire face à la violence de la science et de l'argent.

### **Le « saut du tigre dans le passé »**

Le « présentisme » est-il l'horizon définitif, indépassable, de notre expérience de l'histoire ?

La secousse insurrectionnelle qui traverse l'autre rive de la Méditerranée met en crise au moins la dimension du régime d'historicité individuée par Hartog qui risque de se rapprocher de la chansonnette de la fin de l'histoire. Les luttes qui enflamment le Maghreb et le Machrek depuis un an, réactivent, réinventent et poursuivent la mémoire souterraine des luttes passées. Dérobées à la pornographie du pouvoir, d'autres voix deviennent audibles. La présence de femmes dans les rues en est un exemple, qui rend en même temps hommage aux combattantes de la libération, effacées de la mémoire officielle.

Peut-être est-il de toute façon trop tôt pour formuler une hypothèse de ce type ou plus probablement est-il déjà trop tard. L'« image historique », la constellation révolutionnaire, il faut la saisir dans son « surgissement fugitif » (thèse VII). La remémoration, comme pour la mode – dit Benjamin –, « est le saut du tigre dans le passé. Ce saut ne peut s'effectuer que dans une arène où commande la classe dirigeante. Effectué en plein air, le même saut est le saut dialectique, la révolution telle que l'a conçue Marx » (thèse XIV).

---

18) Voir Reinhart KOSELLECK, « *Champ d'expérience* » et « *horizon d'attente* » : deux catégories historiques (1979), in *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1997, pp. 307-329.

19) Voir Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 23 (2007), n. 94, pp. 5-6, qui se réfère à Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

20) Voir Nicolas BANCEL et al. (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004 ; sur Saarjie Baartman voir en part. François-Xavier FAUVELLE-AYMAR, *Les Khoisan : entre science et spectacle*, in *ibid.*, pp. 111-117 et François-Xavier FAUVELLE-AYMAR, *L'invention du Hottentot : histoire du regard occidental sur les Khoisan, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Bibliothèque de la Sorbonne, 2002, 415-211.

21) Sur les problèmes qui pose le regard « complaisant et mensonger » de Khechiche voir Anne HUGON, Delphine PEIRETTI, Christelle TARAUD, « Vénus noire : posture politique et imposture historique », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 27 (2011), n. 111, pp. 177-180 : « On peut aussi émettre des réserves sur la philosophie d'un film où, à chaque fois qu'une femme (noire) dit "non" à un homme (blanc) qui l'achète ou la vend, l'humilie ou la bat, la torture ou la viole, elle voit sa situation empirer » (p. 180).